

Michèle RAULIN 24.11.24

La solitude est souvent une expérience douloureuse. On en plaisante : « Je ne suis pas seul.e, je suis libre ! ». Et il est vrai qu'elle a de bons côtés. Avec quand même, là-bas au fond, comme un écho d'abandon. Si on prend la peine d'aller y regarder bien, le seul abandon qui déchire vraiment, ce n'est pas les amis, l'amoureux.se, les enfants, ni même les parents, voire la mère amniotique ... le sentiment de solitude ultime, c'est être abandonné par la vie – par la nature, par l'univers, par Dieu, on l'appelle comme on veut. Le fond de cette détresse, c'est percevoir qu'il n'y a nulle part rien ni personne pour répondre à l'appel au secours. Il arrive que lorsqu'on touche cette expérience, on soit appelé par le suicide.

Pourtant ce n'est pas le bout du voyage. Encore plus au fond des choses, il apparaît une autre vérité pas forcément facile à accepter : si la solitude est la condition irréductible, absolue, éternelle de toute créature, si nous ne vivons qu'avec nous-même, cela signifie que nous vivons dans notre propre création. Ce que nous voyons se manifester autour de nous n'est que le déploiement de notre propre graine, dont nous sommes à la fois le générateur inconscient et le témoin. Tout ce dont nous pouvons avoir conscience n'est qu'un écho de notre propre conscience. C'est NOTRE univers.

Je me suis beaucoup interrogée sur le sens de cet étrange jeu d'allure auto-sado-masochiste qui ressemble à l'histoire de l'homme qui chausse du 42 et s'achète des chaussures en 38, parce que ça sera tellement jouissif de les retirer. On trouve ça partout : « ce qui ne tue pas rend plus fort », « on ne profite du jour/de la santé/de la réussite... que quand on a connu la nuit/la maladie/l'échec... » ; en d'autres mots, il faudrait se damner soi-même (puisqu'on est le seul dieu dans notre histoire) sous prétexte que le paradis retrouvé serait bien meilleur que le paradis qu'on n'aurait pas perdu. C'est quand même tordu, non ?

C'est que les forces destructrices, séparatrices – étymologiquement dia-boliques, sont intimement interpénétrées avec les forces constructrices et intégratives, pour générer la création et entretenir l'évolution. Ainsi la création multiple ne peut survenir sans la fracture du UN, qui reste un malgré tout. La transformation d'un état en un autre état ne peut survenir sans la destruction du premier, comment la rose naîtrait-elle sans la disparition du bouton, l'adulte sans celle de l'enfant ? Et pourtant la mémoire d'une seule et même idée (dirait Platon) accompagne tout le processus de la conception à la disparition de la rose, de l'être humain ou de l'univers tout entier, assurant la continuité de tous ses états manifestés.

Le sentiment d'abandon et toutes les souffrances qui en découlent résultent d'une erreur de perception, la croyance de séparation entre ce qu'on appellerait les forces du Bien et celles du Mal. Nous voulons les opposer, quand elles sont intimement confraternelles. J'aime bien cette image de la littérature védique qui montre les deux côtés de la divinité tournant chacun un bout de la même corde pour baratter la mer de lait dont est issue la création tout entière. Jamais l'un sans l'autre.

Je crois profondément que l'Histoire de l'humanité est arrivée au moment où nous commençons à passer au-delà de la vision duelle pour retrouver la conscience de l'Unité sous-jacente. Le transit de Pluton de ces trois derniers mois a projeté sur notre écran collectif la vision de l'envers du décor, avec ses formes effrayantes, ses mécanismes pervers, ses ombres désespérantes. Que l'on se représente ces forces au service de l'évolution, obéissant aux puissances de transformation, accomplissant le « sale boulot » parce que c'est leur rôle, sans

perdre de vue l'immense basculement spirituel dont nous sommes les co-acteurs et auquel elles participent avec dévouement.



Puisque nous sommes seuls dans nos propres univers, soyons conscients que tout se joue à l'intérieur de notre propre conscience. Il était une fois deux bagnards sur l'Île du Diable. Le premier veut s'évader à tout prix. Il développe son intellect, observe, expérimente, et après maints échecs trouve le bon moyen, la bonne vague, le bon moment, et s'échappe ... un jour, quelle que soit la côte sur laquelle il aura trouvé refuge, il découvrira qu'il est revenu sur l'Île du Diable. Ça peut durer longtemps, longtemps... Le second voit qu'on ne peut pas empêcher les choses d'être partielles, frustrantes, éphémères. Il décide de planter des tulipes et des salades dans le petit carré de sa case, de poser là maintenant toute son attention sur les bonnes choses pour le temps où elles sont là, de sourire à ses voisins (réels ou imaginaires) et de se rendre utile (d'abord à lui-même) parce que ça le rend heureux. Ça dure aussi l'éternité, dans chaque instant. C'est toujours l'île du Diable, où il a réintronisé le vrai propriétaire. Toujours aussi seul avec lui-même, pas vrai ?